



Etats d'alerte

(tous les textes de l'année 2012)



La page de Gérard GROMER

Journaliste indépendant, ancien producteur à France Culture (*Chemins de la connaissance, Le gai savoir, Euphonia, A nouveau la musique*, etc.), auteur de plusieurs ateliers de création radiophonique (ACR : *L'air de la folie, Longue durée, Les Thérapies frappantes*, etc.), et de séries radiophoniques comme *Sur le bateau d'Ulysse*. Critique musical, il est l'auteur de nombreux textes pour l'Opéra National de Paris, l'Opéra du Rhin, l'Atelier lyrique du Rhin, Musica, Ars musica, etc.). Chroniqueur à Art Press, Canal, Saison d'Alsace. Rousselâtre et ancien banaliste.

En préparation, une pièce de théâtre : *Le testament de Raymond R. Capriccio en 22 tableaux*.



De la minéralisation de l'espace public

[Photo source : www.archi-strasbourg.org]

II. Le Grand Assèchement

*Je suis né dans un arbre
Et l'arbre, on l'a coupé
Dans le soufre et l'asphalte
Il me faut respirer.*

Guy Béart

Le projet de rénovation d'une des places emblématiques du Vieux Strasbourg – la place du Château – devait donner lieu, au terme d'une incubation de plus d'un an, à une réprobation à peine croyable. Cette place un peu « à part », confisquée par le tourisme, située au pied de la cathédrale, tout contre sa façade sud, a été l'objet, après force considérations, évaluations et confrontations de toutes sortes, de propositions de réaménagement suffisamment argumentées pour satisfaire aussi bien les exigences patrimoniales, historiques, urbaines que le cahier de charge économique et les arrière-pensées politiques.

La ville dispose, parmi ses structures stables et compétentes, d'un service « espace vert ». Mais plutôt que de le solliciter, elle a préféré confier l'avenir de cette place intéressante à un cabinet d'études. Et pour cause ! Le projet prévoyait la destruction de la plupart des arbres qui, depuis un siècle, délimitaient le site.

Qui ne connaît ces officines spécialisées et leurs équipes d'experts, d'architectes, d'urbanistes, de paysagistes, de géomètres, de techniciens, d'ingénieurs, de conseillers, de consultants ? Ce sont les acteurs de notre environnement et les véritables agents de la dévastation programmée. Ils ne s'intéressent pas à l'histoire de la ville et encore moins à ce que pensent les habitants de l'espace qu'on leur destine. Ils « managent » le bien public, réclament du rationnel, de la clarté, du mesurable, de l'ordre et, grâce à l'habillage « scientifique » des données qu'ils produisent, ces Diafoirus de l'urbanisme arrivent à leurs fins auprès d'élus prêts à tout pour être du bon côté du manche, et laisser leur signature dans le livre d'or de leur mairie. J'ajoute qu'on ne se méfie jamais assez de l'enthousiasme, hélas contagieux, voire de la fureur que ces concepteurs mettent à remplacer, et vite, ce qui, de toutes façons, à leurs yeux, doit disparaître.

Et puis, ne refusons-nous pas encore trop souvent de prendre la mesure de l'effet produit par cette avant-garde du conditionnement, lorsqu'elle façonne les psychismes, capture ce qu'il y a d'intime dans les corps et formate la sensibilité ?

L'espace imaginé par le cabinet d'études, et résumé dans ses propositions de réaménagement et de modernisation, est généré par des mots, des phrases, des expressions. Et ce langage, impliqué dans le visible, est discursif, abstrait, ripoliné, tristement binaire. L'expert, occupé à piloter, « initialiser » le projet, à redynamiser l'espace, à dégager les potentialités du lieu, a vu ses intentions, dès qu'elles étaient connues, se cristalliser dans un mot, sur lequel toute une population a, non sans gourmandise, voulu rebondir : la « minéralisation » de la place du Château, une place d'ailleurs sortie d'un programme passé dans l'ordinateur et non pas matérialisé par l'esquisse et le dessin.

Minéralisation et même sur-minéralisation ! Ces termes, attrapés au vol par l'opinion ont valeur de symptôme. Les plans jaillis du cerveau de quelques démiurges bouffis d'orgueil étaient exposés et mis en scène au terme d'un compte à rebours d'un an, ce qui avait largement permis aux associations, réseaux et même au citoyen ordinaire de se focaliser sur le problème de cette place, devenue, du jour au lendemain, le site le plus sensible de la ville.

La mauvaise action, ourdie par la phobie de la nature quasi pathologique d'une équipe d'exilés dans le concept, ennemis de la douceur de vivre, qui visait l'un des ornements de la place du Château, les marronniers centenaires, leur sacrifice, avait jeté un froid. Quoi ? Détruire des arbres ? En garder deux éventuellement et raser les huit autres ? Les gens tombaient des nues ! En face, on leur répétait : à quoi bon ? Ils sont malades, ne servent à rien, quand vous en avez vu un, vous les avez tous vus ! N'êtes-vous pas fatigués par les arbres ? Surtout les marronniers ! Un arbre démodé. Une survivance du 19^{ème} siècle ! Ayez de l'ambition pour votre ville, réveillez-vous ! Nous vous proposons de nettoyer le site, de désencombrer la place, d'ouvrir l'espace, de chasser les ombres, d'exorciser ce qui reste du passé ! Nous allons dégager l'horizon, prendre le touriste par la main, et nous lui offrirons enfin, sur la cathédrale, la perspective inespérée, imprenable. L'instantané de rêve !

Les critiques, très vite, les réprobations, les commentaires, les propositions détournées, alternatives, ont fusé, plus ou moins argumentés et souvent ironiques, satiriques ou délirants. Les gens comprenaient qu'on ne leur voulait pas du bien, que l'expert, enfermé dans sa vision, ne respectait rien, et les méprisait. Les langues se sont déliées comme si la cristallisation des codes de l'agence avait besoin de la salive humaine pour se réhydrater.

La minéralisation de cette petite place préservée de la vieille Europe ne signifiait pas seulement, pour le public, l'artifice, le modernisme prétentieux, la dénaturation d'un territoire. Il était synonyme de désolation, d'hostilité, de stérilité. Un exemple de colonisation de la vie par la mort. Et plus simplement la fabrication d'un no man's land où l'on circule et où rien n'arrive jamais, où aucun fantôme du passé n'irait se risquer.

Donc, le projet, devenu mouton noir, a été éreinté, certaines préconisations, sitôt connues, étaient recalées, comme celle sur le coloris des dalles en gneiss importées de Chine, sur les lampadaires kitsch et staliniens, sur les bancs de pierre, ingrats, sans dossier, comparés à des obstacles anti-char. On a disséqué le plan, épluché le dossier, lancé des contre-propositions, chaque habitant se découvrant topographe, urbaniste, architecte, arbitre des élégances. Dans le journal, l'avenir de la place du Château suscitait des tribunes libres, des lettres ouvertes, avec thème et variations, tandis que le courrier des lecteurs était monopolisé tous les jours par l'affaire.

Les élus, les concepteurs et tous les acteurs officiels et administratifs de la vie environnementale ne se doutaient pas, en affichant leurs intentions, qu'ils se retrouveraient face à un tel désaveu. D'avoir à se coltiner les associations, les écologistes, les Amis du Vieux Strasbourg, le clergé de la cathédrale. De devoir affronter des historiens, des géographes, des lycéens, des blogueurs indépendants, les acteurs des réseaux sociaux. De se faire bousculer par une population subalterne qui ne se laissait pas faire et qui, par segments entiers, et jusqu'au plus humble des utilisateurs familiers de la place, se mobilisait dans des manifestations, des réunions de quartier, des rassemblements spontanés, afin d'organiser la résistance.

On ne peut cependant pas passer sous silence, bien sûr, ce que le refus du projet a révélé chez les opposants, les polémistes, les pétitionnaires, les râleurs – la plupart amoureux sincères de leur ville – de frilosité devant la nouveauté, et le côté prosaïque, parfois délirant, de la contre-offensive. J'ai noté le désir de statues, colonnes, têtes antiques, luminaires néo-gothiques ; le labyrinthe dessiné sur le sol, l'abondance des surfaces gazonnées, des parterres de fleurs, des pergolas, des bosquets ; le retour du jardin médicinal, du marché aux herbes. J'ai relevé une proposition de bancs orientés pour varier les angles de vue, et le succès, impossible à passer sous silence, des bacs à géraniums, des acacias en pot, plébiscités, des gleditsias nains, des épicéas et des jardinières d'orangerie par dizaines. Le palmier aussi était très soutenu, et je n'ai pas compté les araucarias emprisonnés dans des carrés, des cercles, et, dans un autre registre, les bassins, jets d'eau, fontaines, sèches ou non, avec ou sans margelle, et même un petit amphithéâtre élémentaire, en léger creux de deux ou trois marches, pour les animations, les happenings – inévitables – ou simplement pour renforcer l'intimité studieuse du lieu.

Certaines contributions semblaient avoir été influencées par une de ces images que l'on conserve dans un coin de la mémoire : le souvenir d'une place qu'on a fréquentée, qu'on identifie tout à coup sur une vieille carte postale, un cliché du temps où les places des villes étaient agrémentées d'un îlot de verdure, d'un plan d'eau, de quelques blocs de pierre. Le promeneur qui, jadis, traînait par là, trouvait sur son chemin des canards, des chaises de jardin, une stèle, un kiosque, parfois un manège.

Parmi les propositions alternatives, j'en ai retenu une, parue dans le courrier des lecteurs. Elle était, à première vue, déconcertante, mais elle m'a plu, car elle donnait une chance au passé sans le muséifier. Elle s'inspirait du jardin du Palais Royal, dont elle célébrait la double rangée d'arbres, la part réservée à l'eau, à la fraîcheur, au repos. Elle vantait le pouvoir d'aimantation du lieu, qui ne tenait pas à la pertinence d'un plan ou à la qualité d'un matériau. Elle le devait à la présence énigmatique des colonnes de Buron. Le geste terriblement insolent de l'artiste faisait surgir la modernité en plein site classique, et empêchait ainsi l'espace et le temps de se fermer.

Le projet, décliné avec une réelle hauteur de vue suggérait le transfert vers la place du Château de trois sculptures de Jean Arp, actuellement perdues au milieu des tours de standing et des immeubles-barres d'un quartier résidentiel sans âme et bien trop vaste, appelé « l'Esplanade ». Arp, pendant sa jeunesse strasbourgeoise, « arpentait » le centre ville et les environs de la cathédrale. La translation de ces trois œuvres vers le site emblématique était, pour cet auteur, une occasion inespérée d'« accomplir » enfin ce lieu public, de lui donner un nom, une renommée. Et de toucher aussi bien l'hôte régulier que le visiteur d'un jour, qui ne pouvaient qu'être sensibles à l'accord secret ainsi trouvé entre la place dans sa cohérence nouvelle et la dimension d'infini de l'édifice gothique qui, à côté d'elle, développait vers le ciel sa verticalité.

Une cathédrale, c'est fait pour être vue par en-dessous. Vous déambulez, pris dans le labyrinthe des rues piétonnières et, vlan !, vous tombez en arrêt, elle est là, immense, puissante, hors échelle, « elle vous saute au visage » comme l'écrivait

dans le journal un enseignant très remonté contre la rhétorique et les concepts des activistes du « Grand Assèchement ». Dans la représentation qu'en avaient les bâtisseurs, elle devait donner l'impression de jaillir du cœur même du tissu urbain. On trouvait naturel que les habitations se mettent sous sa protection, jusqu'à s'accoler à elle.

C'est au XIX^e siècle, dans le Paris haussmannien, que sera programmé le catastrophique dégagement du parvis de Notre Dame. Viollet-le-Duc éloignera les maisons de la cathédrale. Celle-ci, ainsi exposée sur un immense plateau, perdra une partie de son mystère. En Allemagne, ce sont les bombardements des Alliés, suivis par les promoteurs, qui détruiront le pourtour de certaines cathédrales, transformant d'étroits parvis en mornes esplanades. Je me demande si le projet de minéraliser un lieu de vie situé au pied d'une des cathédrales dont le parvis a été épargné est tout à fait étranger aux lointaines initiatives haussmanniennes de démolition ?

On a vu, à partir des années 1960, s'élever dans le ciel des métropoles, des tours ambitieuses, générées par des forces économiques, des considérations géopolitiques et commerciales mondialisées. Ces constructions vertigineuses ont malheureusement un défaut : la vie au sol n'a pas été pensée. En bas, au pied des tours géantes, il fait froid, c'est triste, venteux, spectral, minéral. On ne respire pas. Ça ne marche pas !

Je rejoins sans réserve ceux qui refusent de se plier aux injonctions mortifères des technocrates. Si pour l'expert, acteur de l'aménagement, les mots « accueil », « hospitalité », « bien-être » sont dépassés, il n'a pas pour autant renoncé à plaire. Il crée, il prétend marquer son époque. Il s'est même livré à une quête ésotérique du nombre d'or ! Mais il est dominé par une envie, furieuse, paradoxale. Un profond désir de minéralité. C'est une pulsion. Elle mérite qu'on la caractérise : être sous l'emprise de l'aride !

Aujourd'hui, à propos de la place du Château, on nous dit : les Allemands, les Anglais, les Japonais, de plus en plus de Chinois, quelques Italiens, ils sont trois millions chaque année à demander, en levant les yeux : « Where is the cathedral ? »

Le raisonnement est simple : s'ils ne la voient pas, c'est qu'il manque un lieu – LA grande place – dépouillée, conçue pour offrir au troupeau en transit une vue, attendue depuis toujours, sur le monument. C'est au nom de ce « proxénétisme de la sensation » (Victor Segalen) que les charlatans de l'approbation du monde contemporain osent recycler un espace public, prendre tout un quartier en otage, exproprier les riverains, décourager les citoyens, et refouler les plus précaires et les stigmatisés.

On aimerait s'adresser directement au visiteur et lui souffler : Non ! La cathédrale que tu regardes n'existe que dans la vision personnelle que tu en as ! Qui es-tu, touriste planétaire, sinon cet humain qui s'est absenté de lui-même, qui s'est coupé de son intimité, à qui plus rien n'arrive et que plus rien n'interpelle : comment dans ces conditions peux-tu te sentir réceptif ? Disponible ?

Que veut le spectacle ? Que font les sons-et-lumières qui, certaines nuits d'été, transforment la cité en usine à rêve ? Et l'électricien criminel qui « investit » la cathédrale avec ses 430 projecteurs braqués sur elle ? Ils projettent le voyageur en-dehors de lui-même, dans un périmètre de sécurité, sur une place changée en esplanade, un site équipé de caméras de surveillance avec des lignes directrices au sol pour des parcours fléchés. Ainsi contrôlé, livré au commerce et à la technique qui lui dictent sa jouissance, il n'a plus qu'à bien se tenir !

Il eût fallu un peu de modestie pour faire d'un ensemble qu'on avait longtemps négligé et cessé de voir vraiment, un lieu à nouveau vivant, décalé, avec des coins d'ombre propices aux rencontres, à la gratuité, à l'extase. Une place recherchée pour sa discrète féerie, les encouragements qu'elle offre à l'observation des saisons, de la couleur du temps. Une invitation surtout à ressentir, au-delà du commentaire, l'essor d'une cathédrale. Son immense verticalité qui se développe lorsque nous sommes « au-dehors ». Qui nous enveloppe si nous sommes « au-dedans ». Et qui dynamise quiconque sait la retrouver en lui-même.

2 février 2012



The trickster

Comme tout le monde, j'ai suivi la campagne présidentielle et j'observe en ce moment même les législatives. Les rôles sont distribués. Il y a la meute et les mâles dominants, les ténors, les barons, les potiches, les seconds couteaux, les besogneux qui tractent et collent. Et les tire-au-flanc...

Oui, la politique s'est insinuée par capillarité dans tous les canaux. Les médias lui ont déroulé le tapis rouge. « Elle est notre ADN », a déclaré un responsable de la 2, qui surveille le casting des plateaux de télévision et le baromètre des audiences.

J'ai mes informateurs. Ils m'entrouvrent les portes des coulisses et me renseignent sur les hommes de l'ombre, les pronostiqueurs qui, telle l'hirondelle, prévoient les orages à venir. Voici les stratèges, les théoriciens, ceux qui sondent, projettent, construisent les situations et structurent le champ des combats. Je devine les haines qui se cristallisent, les ressentiments qui couvent, les ressorts cachés. Je regarde comment la droite, dans tous ses états, se hâte de réarmer ses suppôts dans une « cellule riposte », dirigée par un diable d'opéra-comique français : Brice Hortefeux ! Une officine où l'on vient s'échauffer, se remotiver, retrouver le ton vindicatif, retors, désagréable, le mot qui fulmine, qui pourrit un débat, qui devient projectile, objet balistique bête et méchant.

Lors des affrontements, en direct, longtemps après le *prime time*, je guette sur le petit écran le physique, la pose, la posture, le visage en gros plan des perdants. Ils sont toujours là, ces pyromanes, c'est l'alternance mais leur présence a malgré tout quelque chose de choquant. Les dérapages de fin de campagne, d'une rare bassesse et d'une obscénité qu'on n'imaginait pas, ont laissé des traces. Un analyste politique a même écrit « qu'on avait assisté à la destruction des neurones républicains et humanistes » !

J'espérais au moins, parmi les plus en vue des responsables de l'ancienne majorité, voir défiler quelques têtes défaites, déboussolées. Je rêvais de lancer, comme dans un jeu de massacre de fête foraine, des balles de chiffon, et mettre k.o. quelques-unes de ces trognes. Mais la « cellule riposte » a fait des miracles. Revoilà toute la bande, en ordre de marche pour les législatives, avec leur chef de file, le clone de Sarkozy, Copé, un nom bref, lisse, mécaniquement binaire comme un métronome, mais dont le mouvement d'horloge est alterné par un prénom double et son trait d'union.

Tout a été dit sur l'élection présidentielle. Elle a même été sur-interprétée. Les législatives seront, elles aussi, décodées en long et en large par le clergé de service. J'ai été fasciné par cette scène politique puissamment éclairée le temps d'une élection et par les performances de ses acteurs. Je n'ai pas arrêté de gloser, de crayonner dans les marges de ces deux auscultations nationales. Et j'ai eu envie de relire quelques classiques, La Bruyère, ses *Caractères*, de les adapter à notre époque, pour décrire par exemple la manière qu'avaient l'ancien président candidat ou le député-maire de Meaux d'exposer leur personne. J'ai pensé à Nadine Morano en manipulatrice de rumeurs et de poisons, mais d'autres incarnations de l'ultra droite national-populiste existent, tout aussi perfides et délétères. De même, un portrait de néolibéral pur et dur s'impose qui a tout compris, enjambe les continents, embrase les époques et les réalités planétaires.

Le comportement de Pierre Lellouche face à l'un de ses adversaires politiques m'avait intrigué. Son visage, en effet, à certains moments avait la même expression que celui de Valérie Pécresse. Tous deux affichaient un petit sourire à la fois navré, apitoyé, plein d'une condescendance ironique pour leurs adversaires. Leur tête,

légèrement penchée de côté, semblait dire : « Vous n'avez pas à être là, vous êtes des intrus ! Comment ? Vous y croyez encore ? Quelle naïveté ! Vous êtes des enfants ! Le monde a changé ! There is no alternative ! Quand vous vous réveillerez, il sera trop tard ! »

Sur Sarkozy, les observateurs ont occupé le terrain pendant cinq ans. Ils nous ont fait connaître les mille et un visages de celui qui n'a jamais su endosser l'habit de président. Tout a été dit sur son goût du luxe, son culte de l'argent, son côté fleur bleue, son admiration pour les États-Unis, pour le système américain de présidence qu'il a essayé de copier. Nous avons eu des preuves quotidiennes de son inculture décomplexée, de sa passion de l'ignorance, de ses magouilles, ses menteries, ses partis-pris, ses décisions absurdes. Nous avons découvert qu'il buvait de l'eau, évitait le vin comme Obama, transpirait beaucoup. Nous avons dû admettre qu'il a été catastrophique sur le plan économique, coupant dans tous les budgets, diminuant l'impôt des riches, endettant la France au-delà du raisonnable. Nous avons aussi reconnu qu'il s'était taillé un costume international en tirant profit des circonstances d'époque. Enfin nous avons appris, sans trop nous poser de questions, qu'il détestait Mai 68, que le souvenir de cet événement le rendait furieux. Que s'était-il passé dans la vie de celui qui à l'époque était un adolescent gâté, évoluant parmi la jeunesse dorée d'un beau quartier ?

Saturé par le barnum électoral, je crois être en mesure aujourd'hui, en invoquant La Bruyère et ses *Caractères*, et sous l'autorité des moralistes français, d'appréhender l'ancien chef de l'État autrement, de le faire apparaître sous d'autres coordonnées, en dehors du tumulte des médias et des projecteurs de l'histoire. Une de mes étudiantes, il y a bien longtemps, avait hérité d'un jeu de tarots dont elle se servait comme d'une grille de lecture. Elle était un peu sorcière et avait insisté pour me faire la démonstration de sa science et de la maîtrise de cette symbolique d'inspiration médiévale, contenue dans les vingt-deux figures qu'elle étalait devant moi. Le plus recherché des tarots, paraît-il, était celui du Quattrocento. Il avait enchanté Italo Calvino. Mon étudiante, elle, pratiquait le tarot de Marseille, dont le Fou, la vingt-deuxième figure, suscitait chez elle une réelle émotion. Et elle ne manquait jamais de me montrer du doigt, pour m'amadouer, vu mon intérêt pour le surréalisme, l'arcane XVII, l'arcane de Mélusine, chère à Nerval et à André Breton.

Mais aujourd'hui, c'est la figure du Batelier de l'arcane I qui me fait signe. Elle m'apparaît sous les espèces du bonimenteur, du mystificateur, du joueur de bonneteau. Du trickster. Il est représenté tel une icône en costume d'autrefois, avec son sac à malice, derrière une table de manipulation. Mais rien n'interdit d'imaginer ce champion de l'arnaque sous les espèces d'un personnage allumé, hyperactif, charlatanesque, qui brasse du vide et enfume un public crédule, que d'ailleurs il méprise. Je le vois, émergeant difficilement d'un bain de foule, pour venir se matérialiser devant moi avec les traits de Nicolas Sarkozy, dont il a l'aplomb, le culot, le système nerveux.

Cependant c'est un film policier américain en noir et blanc, écrit par Joel et Ethan Coen en 2001, *The Barber, l'homme qui n'était pas là*, qui m'a fait comprendre la vraie nature de Sarkozy, et qu'il existait un invisible gouvernail qui le guidait, un programme. Dans la dernière partie du film, les auteurs ont introduit dans le scénario un avocat, un as du barreau comme on dirait en France. Il était, sur son territoire, le meilleur. Pour se l'attacher, il fallait mettre le prix : il était cher, très cher. En plus, il y avait les défraiements qui s'ajoutaient aux honoraires. Car il avait ses habitudes, ses exigences, un comportement de nouveau riche. Il était notamment attiré par le faux brillant de certains hôtels, qu'il faisait réserver pour la durée du procès dont il avait fait son affaire (il avouait un faible pour les spécialités italiennes).

L'homme, même au repos, était polarisé à cent pour cent par la bataille juridique à venir, les coups qu'il allait porter. Il se préparait mentalement à prendre le pouvoir sur l'autre, dans une procédure où, de toute façon, l'autre avait disparu. Il était trop agité, cabotin, bourré de tics pour être reconnu comme un maître, et il n'était pas artiste non plus. C'était plutôt un manipulateur, cynique et redoutable, capable de subjuguier une cour, des juges, un jury, les témoins, un public, une opinion. Les Anglais ont un mot pour qualifier ce genre d'individu : ils l'appellent justement un « trickster ».

Il s'agit pour l'avocat, dans le film, d'éviter à son client, « l'homme qui n'était pas là », la chaise électrique. Alors qu'il est en train, après avoir évalué la situation, d'accepter le défi, et que le compte à rebours au bout duquel il entrera dans l'arène vient de commencer, voici qu'il éprouve tout à coup le besoin de livrer la philosophie de ses interventions, et de nous expliquer ce qu'il entend par plaider dans un tribunal. C'est

un sommet de ce polar, ce moment où le trickster se lâche, marche en long et en large, porté par un accès d'humeur déclamatoire, et nous ouvre les yeux sur la logique qui l'anime, sur son fond de commerce, et sur une justice qui n'a de justice que le nom.

Au fond, qu'attend le citoyen de la justice de son pays ? Qu'elle fasse, comme on dit, son travail. Qu'elle inspire confiance. Je ne sais si les gens ont encore à l'esprit l'allégorie qui la représente, et ses attributs, la balance et l'épée. Mais ils reconnaissent que c'est parfois compliqué de juger. Qu'il ne suffit pas d'établir les faits, d'apporter des preuves, de mettre en évidence des contradictions, des zones d'ombre. Encore faut-il se glisser derrière les apparences, comprendre ce qui a pu interrompre le cours des choses. Interroger les circonstances, aggravantes ou atténuantes, qui feront pencher la balance. Que la défense tente, pour sa part, de faire valoir, par tous les moyens, les intérêts de son client, c'est la règle du jeu. Le « trickster » ne dit pas autre chose. Mais à partir de là, le manipulateur ne craint pas de redéfinir le réel. Et de déployer sous nos yeux, face à un ciel sans garanties, la théorie « décomplexée », de sa pratique.

Pour l'avocat du *Barber* des frères Coen, un objectif, un seul : gagner. Pour lui, c'est une fin en soi : soustraire son client à la chaise électrique. S'impliquer sans limite, atteindre le but qu'on s'était fixé. Plaider sans égards pour les valeurs de justice, de vérité, d'équité. La thèse exhibée dans un moment privilégié par l'emboîneur s'appuyait sur une loi de la physique quantique, abusivement importée pour l'occasion : le principe d'incertitude. S'autorisant de cette donnée, le trickster lançait quelques énoncés. Il soutenait que plus on regardait, moins on savait, qu'on n'arrivait jamais à savoir vraiment, et que forcément c'était au bénéfice du doute. Il déclarait aussi (je cite de mémoire) que plus la justice produisait du sens, moins les choses en avaient, et que, pour finir, rien n'avait plus de sens. Il concluait par quelques sentences, déclarant que la vie distribuait les cartes, bonnes ou mauvaises, qu'on n'y pouvait rien, et que c'était la raison pour laquelle une salle d'audience, quand il entrait dans l'arène pour plaider, était comme la piste d'un cirque.

Guy Debord, qui n'avait rien d'un bonimenteur, concluait dans le même sens quand il considérait que dans nos sociétés la vérité n'était plus qu'un cas particulier du

mensonge. L'ADN de tous les trickster de la planète, c'est le mensonge. Que beaucoup de menteurs en France se recrutent parmi les politiques, surtout à droite, particulièrement parmi la droite dure ultralibérale, dont le mensonge est la seconde langue maternelle, rien d'étonnant. Les élus, pour la plupart – députés, ministres, sénateurs – ont une formation d'avocat, et les passerelles, plus ou moins dissimulées entre les deux milieux, au risque des conflits d'intérêt, sont constantes. Plus généralement, l'imposture répond à une attente. Elle est consubstantielle à la scène politique où celui qui dirait la vérité n'aurait aucune chance d'être élu.

Un homme s'est fixé l'objectif d'être président de la République en 2017. Son nom s'affiche partout : Jean-François Copé l'affairiste, l'homme des réseaux, des coteries, des combines, l'organisateur des guerres intestines, le plus décomplexé des néolibéraux, dont chaque phrase est un coup de boutoir contre l'idée même d'humanité. Observez-le, écoutez-le, il ne parle que pour prendre le pouvoir, marquer des points, occuper l'espace public. Quand il donne de la voix, chaque mot est balancé pour empoisonner le débat, déstabiliser l'adversaire, disqualifier l'opposant, diviser, neutraliser, subjuguier. Flinguer.

On a toléré depuis longtemps aux côtés des chefs d'État un personnage plus ou moins occulte : une « plume ». Cette sorte de parolier est sorti de l'ombre sous Sarkozy, confirmant officiellement le président dans le rôle de ventriloque. D'ailleurs il est admis qu'on ne recrute plus d'orateurs parmi les politiques. Sans doute le discours, au Panthéon, d'une grandiloquence qui aujourd'hui fait sourire, d'un Malraux en état de transe chamanique, cet éloge funéraire prononcé à l'occasion du transfert des cendres de Jean Moulin, a mis fin à de siècles d'éloquence et de grandeur. Quant aux imprécations des batteurs d'estrade et des prédicateurs de brasserie, elles devraient être définitivement ridiculisées et frappées de nullité depuis qu'en 1978 Mauricio Kagel a composé le désopilant *Tribun*, une œuvre savante, parodique et populaire, pour un homme et neuf musiciens de fanfare, créée en même temps que *10 marches pour rater la victoire* et moquer le piétinement millénaire des humains.

La classe politique, dans une société qui idolâtre l'image, a fini par réduire son expression verbale à des « éléments de langage », une langue de bois d'un genre

nouveau. Et elle s'est abaissée jusqu'à adopter la « langue de boîte », le jargon d'entreprise, galimatias mondialisé chargé d'anglicismes, d'une pseudo rationalité kitsch, qui impressionne l'électeur crédule. Le citoyen a le sentiment qu'on s'occupe de lui, que ceux qui gouvernent sont experts et efficaces, et que les bonnes réponses sont enfin trouvées.

À trois reprises, dans trois discours, l'ancien hôte de l'Elysée a cascadé vers les Français un mot laid, qui pollue la langue. Dans un accès de gestionnisme et d'outrecuidance il s'est servi du mot « impacter ». Preuve de sa surdité. Et qu'on ne nous veut pas du bien.

14 juin 2012

(À suivre)



Le retour de l'alexandrin

« *Crise du langage, crise de vers* »

Mallarmé

Je pensais ne plus la revoir, Nathalie Kosciusko-Morizet. Que c'était fini ! Elle-même, parfois, n'y croyait plus et répétait, découragée, épuisée : « Bientôt, on ne parlera plus de moi ! » Et puis l'espoir revenait, le goût de l'affrontement, le besoin de légitimité, l'obligation éthique de faire barrage à un adversaire honni.

Une campagne, ce sont des militants besogneux, des tracts, des affiches collées, du porte à porte, des apparitions sur les marchés, des prospectus distribués sur les parkings des centres commerciaux. C'est l'ouverture d'une permanence, un QG avec des collaborateurs, des stratégies, du travail sur les foyers d'abstention, des rencontres, des réunions, des directives. C'est prouver sa disponibilité, sa proximité avec les gens, écouter, parler avec assurance, trouver les mots simples, justes, l'éloquence naturelle, la formule à consommer sur place. Et convaincre, convaincre, convaincre.

Difficile d'oublier l'épreuve qu'aura été, pour ses admirateurs, ce dimanche du deuxième tour, les supporters survoltés, massés autour de l'estrade vide de la salle du rez-de-chaussée de la mairie de Longjumeau, scandant « Nathalie, Nathalie », condamnés à attendre jusqu'à 21h45 les signes avant-coureurs de son arrivée. Et sa

silhouette enfin, là-bas, son chignon surveillé mais pas trop, avec de petites tresses, la chute de ses épaules, la jeunesse de sa démarche, et ce mélange d'autorité, d'élégance, de retenue, lorsqu'elle est montée à la tribune, qu'elle a pris le micro et qu'est venue la déclaration tant attendue : « J'ai l'honneur d'être en tête avec 51 % des voix ! »

On la savait hostile aux thèses lepénistes et aux tentatives d'allégeance avec l'extrême-droite. Son pamphlet *Le Front anti-national* affichait sa détermination. Son camp l'avait désapprouvée lorsque, à contre-courant, elle avait fait savoir qu'elle voterait socialiste si elle avait à choisir entre un candidat PS et un représentant du Front National. Les gros bras frontistes, en réaction – réponse du berger à la bergère – avaient distribué dans sa circonscription de l'Essonne des tracts appelant à voter socialiste. Pour Marine Le Pen, en effet, la défaite de l'ancienne ministre de Sarkozy était une priorité d'autant plus réaliste que, sur les terres de NKM, le FN se retrouvait en position d'arbitre. La défaite du candidat socialiste, malgré les oukases lepénistes, a été l'une des bonnes nouvelles de ces législatives. D'autant plus qu'en gagnant cette bataille citoyenne, Nathalie Kosciusko-Morizet, non seulement gardait sa légitimité, mais effaçait en même temps les mauvais souvenirs laissés par la campagne présidentielle et retrouvait son honneur.

Sarkozy et ses proches conseillers ultra conservateurs étaient persuadés qu'ils ne gagneraient et ne prendraient la France qu'en durcissant la campagne. La ligne ultra populiste poussée jusqu'au paroxysme pour siphonner les voix du Front National, la mue idéologique vers un nationalisme d'un autre temps ne faisaient certes pas l'unanimité à droite. Mais les plus hautes autorités, mises au pied du mur par l'Elysée, se taisaient et acceptaient en s'y adaptant l'abaissement moral et intellectuel généré par cette bataille présidentielle indigne. Nathalie Kosciusko-Morizet s'était elle aussi laissée prendre et participait aux déplacements de campagne aux côtés du candidat. Elle était loyale tout en sachant se montrer indépendante, indisciplinée, courageuse. On se souvient de l'épisode Borloo, de sa position à contre-courant de celle des ténors de l'UMP favorables à la généralisation des OGM en France. De ses démêlés avec ses collègues de l'industrie, de l'économie, de l'agriculture. De son opposition à l'exploration du gaz de schiste en Ardèche, dans la Lozère, en Île-de-France. Il lui est arrivé d'être sanctionnée, mise au purgatoire d'un

secrétariat d'État, privée de voyage officiel. Mais elle était aussi capable de surmonter ses désaccords et de réciter le catéchisme des communicants élyséens, de partager avec les cadres de son parti les « éléments de langage ».

Sarkozy avait fait hurler les Morano, les Pelletier et tous les partisans de la ligne dure, quand il a fait de NM la porte-parole de sa campagne. « C'est une erreur de casting ! » « Elle n'est pas des nôtres ! » Du point de vue populiste, le porte-parole doit être rugueux, teigneux, virulent, envahissant. Ne pas craindre de montrer sa mauvaise foi. Bref, le contraire de la délicate et très réfléchie députée-maire de Longjumeau, ce pur produit de la petite élite. Sans doute Sarkozy, en la désignant, a-t-il voulu la tester, la neutraliser, voire l'essorer, pourquoi pas, ou du moins la sadiser en la forçant à défendre des idées qui insultaient ses convictions. Parmi les pires souvenirs de sa vie politique, il y a la visite du président candidat chez elle, dans son fief de Longjumeau. Elle se montre empressée, accueillante, attentive au bon déroulement du programme. C'est elle qui tend le micro quand Sarkozy, sous les projecteurs et l'œil de la télé, devant une foule massée qui, elle aussi, se donne en spectacle, laisse tomber des propos qu'il a délibérément choisi de prononcer à Longjumeau, et dont il sait qu'elle ne pourra les digérer : « Marine Le Pen est compatible avec la République ». Une phrase aussitôt répercutée par les médias, et qui va lui empoisonner l'existence.

Je revois ce moment où NKM va « avaler son chapeau ». J'ai son lumineux visage en gros plan sur mon écran. Il se trouble, un nuage passe, l'affaire de quelques secondes. C'est le reniement de NKM, filmé en direct. Il existe dans l'Eglise Notre-Dame des Blancs Manteaux un panneau en bois sculpté, je crois non loin de la chaire baroque. Il représente le reniement de Saint Pierre. On devine, au fond, un coq. Celui qui, selon les Evangiles, a chanté trois fois. Pour NKM aussi, le coq, à trois reprises, a chanté. Mais, comme a dit un député : « Quand on a pris place dans le grand huit, il n'est pas question de descendre, même si on a envie de vomir ! »

Peut-être, en intégrant NKM comme porte-parole, Sarkozy espérait-il aussi se donner de l'air, éviter d'être prisonnier des ultra, de s'enfermer avec des conseillers qui prenaient toute la place et faisaient le vide autour de lui. Et puis, disposer d'une femme comme elle, grande, fière, bien faite, intelligente, cultivée, qui parle sous votre

contrôle, cela ne se refuse pas. On a dit qu'elle était un ange du ciel, la sylphide du président. Un journaliste mondain l'a rapprochée des préraphaélites et a vu en elle une Ophélie. D'après moi, elle sort plutôt d'un tableau de Fragonard. Elle a dans sa grâce un tour unique, qui fait remonter jusqu'à nous une sensibilité d'Ancien Régime, quelque chose de fier, d'aristocratique qui, par la vertu de la galanterie, de la conversation, de l'art de vivre, limite la violence et ouvre aux femmes l'exercice du pouvoir sans avoir à se soumettre au désir des hommes. Nathalie Kosciusko-Morizet est indiscutablement féminine. Elle incarne un féminisme à la française, aux antipodes du féminisme venu des États-Unis, dogmatique, sans nuance.

Pas de doute, NKM est de droite. Son cerveau est de droite, son organisation nerveuse, son corps. La gauche ne produira jamais un corps pareil. Ni d'ailleurs le populisme, ou l'affairisme, l'arrivisme, l'activisme, le clientélisme, qui sont autant de composantes du sarkosisme. Pendant le quinquennat, NKM et Sarkozy ont évolué avec aisance sous les ors des palais de la République. Mais ils ne sont pas du même monde et ne parlent pas la même langue. Je lis sur les lèvres de NKM d'autres mots que le triste jargon des marchés, le sabir de la finance, la logorrhée du business, la novlangue néolibérale. Et j'imagine mal les riches donateurs de l'ex-parti présidentiel – banquiers, grands patrons, nouvelles fortunes qui rachètent en ce moment même les châteaux et les biens de la vieille noblesse française – en train de se mobiliser pour tirer vers les sommets cette jeune femme à la fois trop moderne, trop imprévisible et cependant traditionnelle et classique.

Ils ne sont pas du même monde, pas du même milieu. NKM est le fleuron le plus récent d'une dynastie politique qui compte un arrière grand-père sénateur-maire, un grand-père résistant et ambassadeur, un père longtemps maire UMP de Sèvres, qui a servi Pompidou et Giscard. Et si on remonte dans la généalogie, on trouve même un ancêtre fondateur, Tadeusz Kosciusko, héros de l'indépendance des États-Unis et de l'insurrection polonaise. Face à ces quartiers de noblesse se dresse le storytelling de Sarkozy. C'est, paraît-il, sur les bancs de l'école que lui serait venu ce rêve de gosse, devenir président de la République comme d'autres songent à se faire pompier, pilote ou chirurgien. C'est au lycée que sont nés sa vocation, son obsession, son plan. Qu'il y a pensé, qu'il s'y est préparé, qu'il a forcé son destin.

Bref, et pour faire vite, on peut dire de Sarkozy, comme d'ailleurs de son clone, J.-F. Copé, qu'il est entré en politique par l'escalier de service.

Nathalie Kosciusko-Morizet, qui a intériorisé les bonnes manières, maîtrise très naturellement les convenances. Ainsi épluche-t-elle avec science et selon les règles une pêche très mûre servie au dessert. Une épreuve qui figure au concours organisé par le Quai d'Orsay pour l'admission dans les ambassades, les consulats. Nous n'en demandons pas tant à l'ancien maire de Neuilly, mais reconnaissez que notre olibrius est inculte, secoué de tics, décadent, vaudevillesque, sentimental et fleur bleue comme une midinette. Qu'il a très mauvais goût et que nous n'avons pas attendu la miniaturisation des caméras et des magnétos, qui lui ont arraché son « Casse-toi, pauv' con », pour nous convaincre que le ventriloque du parolier Guaino casse avec conviction les codes et balaye sans complexe les tabous verbaux.

Un professionnel de la politique, qu'il soit de droite ou de gauche, député, sénateur, dircab, ministre, pour être du sérail, connaît la filière : l'ENA, Sciences-Po, stage dans un cabinet d'avocat. Tel n'est pas le cas de Nathalie Kosciusko-Morizet. Pour gagner les sommets de l'État, elle a fait valoir d'autres arguments. Sa personnalité dans le gouvernement Fillon était à part. Solitaire, atypique, elle n'est l'épigone de personne et a sa parole propre. Chirac la traitait d'emmerdeuse. Et pour cause : c'est une surdouée, une ultra-compétente, une hyper-diplômée. NKM est ingénieur de formation, sortie de Polytechnique et, ce qui ne gêne rien, elle a achevé ses études dans la marine nationale. Elle a été chef de quart, et cette quasi sang-bleu, qui dit parfois des gros mots, a dû chanter, j'imagine, les chansons de salle de garde avec l'équipage. Mais je la vois aussi au bal, entourée d'officiers, sur un croiseur, en tenue de soirée.

L'ambitieuse polytechnicienne n'avait pas, ces cinq dernières années, que des sympathisants, des alliés. Elle avait souvent irrité ses confrères de l'UMP. J'ai évoqué ses coups d'éclat à propos des OGM, l'inquiétude qu'elle inspirait aux lobbyistes. Cette femme savante qui, en 2017, lors de la prochaine présidentielle, se trouvera à mi-chemin de sa vie – « nel mezzo del cammin... » – dans la plénitude de ses capacités, est très bien placée pour comprendre autrement que les économistes, les juristes, les dynamismes sociaux, technologiques, scientifiques et artistiques du

monde contemporain. Son passage au secrétariat à l'économie numérique lui a permis de faire le tour des méfaits et des avantages des technologies et réseaux numériques dont il importe, en effet, de tirer le meilleur parti. Sa bise en 2008 à José Bové signalait aux cadres scandalisés de l'UMP que l'écologie était à chercher au-delà de la matrice traditionnelle des écologistes, qu'elle était l'affaire de tous, et qu'ils étaient nombreux ceux qui, dans la société, se méfiaient des experts, des biotechnologies, et s'inquiétaient du devenir de l'eau, des poissons, des ressources naturelles, de la biodiversité. Quand, prise au mot, elle est propulsée en 2010 ministre de l'écologie après le départ de Borloo, elle est aux premières loges pour prendre la mesure de l'insouciance de certains responsables politiques, de leur insensibilité aux arguments, et pour comprendre comment la dictature des marchés, la logique de la consommation, la compétition mondiale, la corruption, la pesanteur des bureaucraties détournent en permanence la question écologique.

Les grandes messes à ciel ouvert du Troisième Reich, certaines cérémonies sportives filmées par Leni Riefenstahl ont laissé de bien mauvais souvenirs. Elles auraient dû abolir pour toujours les meetings. Hélas, ceux-ci perdurent et on n'a jamais vu un candidat à la présidentielle s'en offusquer et décider, sinon de faire l'économie de ces manifestations de masse, du moins d'en éviter les mises en scène hypnotisantes, d'interdire les énormes symétries frontales et définitives et les symboles superlatifs, les slogans guerriers et intrusifs, les décibels. Mais il se trouvera toujours quelqu'un pour expliquer qu'une campagne électorale sert aussi à offrir aux foules l'occasion d'exprimer des sentiments collectifs.

Sarkosy et ses auxiliaires avaient organisé trois rassemblements géants en plein air : Villepinte, la Concorde, le Trocadéro. Le président candidat, chez qui la détestation de mai 68 est une seconde nature, avait choisi le 1^{er} mai pour faire du meeting sur l'esplanade du Trocadéro, dédié aux « vrais travailleurs », le remake – cela n'a pas été assez noté – de la manifestation nationale de soutien à De Gaulle. On avait vu alors, souvenez-vous, sur les Champs-Élysées, à la tête du sinistre cortège, un Malraux hagard et drogué dans les bras d'un Debré somnambulique et, au deuxième rang, déjà, le photographe mondain, l'homme de compagnie de Liliane Bettencourt, François-Marie Banier. Au Trocadéro, dans l'écrasant environnement totalitaire d'une architecture monumentale datée de 1937, face à un océan de drapeaux tricolores et

devant une foule en état second et braillarde, ou plutôt devant un « nous » en commun et sans limites, inscrit en chaque individu, le truqueur en chef, sur son char triomphant qui, pourtant, en avait fait des tonnes depuis le début de la campagne et brassé le vide avec aplomb, cet après-midi-là avait osé ses formules les plus incongrues et pathétiques à force d'être ineptes : « Vous êtes le visage radieux de la France » !

Difficile de se représenter la délicate Nathalie à la tribune d'un de ces méga-rassemblements organisés pour exhiber le candidat Sarkozy. De la voir se mesurer à ce bloc d'intensités qu'est une foule en effervescence, qui s'étend à perte de vue, jusqu'à investir les rues avoisinantes. Est-elle allée aux meetings de la Concorde, de Villepinte ? Lui a-t-on demandé une apparition ? De jouer à la potiche de luxe ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'y a pas pris la parole. Par contre, la porte-parole a bien été priée, non seulement de se montrer à la manifestation conservatrice du 1^{er} mai au Trocadéro, mais d'y parler. De s'adresser à cette foule bigarrée, massée en étoile autour de l'esplanade, comme si on avait besoin de l'impliquer dans cette incroyable mascarade et de prouver qu'elle cautionnait la fable du candidat du peuple !

Un meeting, c'est une grande messe. Il faut savoir embarquer la foule qui vous supporte et dont vous êtes le héros. Créer le culte, la dévotion. Et s'adresser à tous. Nathalie Kosciusko-Morizet, on s'en doute, n'a pas su chauffer ni même accrocher cette masse de gens qui s'était exposée en se réclamant de la France profonde. Il aurait fallu des mots d'ordre, des formules, de la fulmination, du prêt-à-porter. Nathalie, elle, rêvait de toucher le public par le cœur et l'intelligence. De séduire. De susciter l'éveil, la complicité, l'illusion qu'elle s'adresse à chaque participant en particulier. Elle a déclamé, mais sans succès. Et ne trouvant ni les mots ni le ton ni le rythme ni le carburant, elle s'est étiolée et a fini par s'éteindre.

NKM, qui n'a jamais rien voulu à demi, ne cache pas ses ambitions. Dans la bataille pour le leadership, elle a sa place. Beaucoup la craignent. Elle inquiète notamment le clan Copé. Au contraire, d'autres ont compris qu'elle était seule de sa génération à avoir une identité propre. Ils sont séduits par son style, sa culture, son audace, sa manière très personnelle de sentir les situations. Qu'elle puisse déclencher un

imaginaire d'ordre sexuel, c'est certain mais on comprend volontiers ceux qui voient en elle un espoir pour la droite.

Il n'y a pas que les politiques à être sous le charme. Moi-même, j'ai succombé. Je l'ai fait descendre d'un tableau de Fragonard. D'autres ont songé au *Misanthrope* et l'ont vue en Célimène. Je ne sais pas si elle va au théâtre. Au théâtre des Champs-Élysées, peut-être. Plus sûrement à la Comédie Française, un lieu où, comme en politique, on conserve, on innove, où tradition et modernité ne se repoussent pas. Et, justement, NKM s'est fait une amie de l'administratrice de la Comédie Française, Muriel Mayette. Cette professionnelle reconnue, qui a réussi de belles mises en scène, notamment de nos auteurs classiques, a un coup d'œil, un goût, une sûreté de jugement qui ne sont pas contestés. Elle trouve à Nathalie Kosciusko-Morizet un « charme inclassable », de la majesté dans le maintien, une grâce naturelle et des dons de comédienne capable de jouer les reines tout aussi bien que les mères Courage. La polytechnicienne, sans doute plus militaire que diplomate, est une femme réaliste, tenue par la raison, n'aimant guère les utopies, mais Muriel Mayette avait compris la souffrance de son amie devant la langue française dévastée, brisée dans son rythme par l'invasion de la novlangue néolibérale et les idiomes du management. Elle avait deviné son besoin de capter la bienveillance d'un auditoire, non par des formules vides destinées à entretenir l'illusion de l'efficacité, mais avec d'autres mots, d'autres façons de s'y prendre. Elle décide d'aider NKM dans la conduite de sa guerre secrète. Elle avait depuis longtemps repéré dans les discours et les écrits de De Gaulle la rhétorique – le drapé et le bronze – des vers de Corneille. Elle propose à l'ancienne porte-parole de se ressourcer en réinvestissant les tragédies de Racine et les personnages de son théâtre qui n'arrêtent pas de se croiser, de s'épier, de s'éviter, de s'affronter, d'intriguer dans des lieux indéterminés qui pourraient tout aussi bien se confondre avec les couloirs de l'Assemblée Nationale.

Aujourd'hui, NKM partage son temps libre avec ses enfants et avec Racine. Avec l'administratrice du Français, elle travaille le souffle, l'émotion, le silence, et se réapproprie peu à peu la musique si française du vers racinien. En réalité, la forme, le rythme de l'alexandrin sont en elle comme ils étaient enracinés dans le corps de bon nombre de Français. C'est avec *Cyrano de Bergerac* que le théâtre en vers a

connu ses derniers feux. Le succès populaire de cette pièce, au répertoire de la Comédie Française depuis des années, prouve non seulement la fidélité des Français pour ce type de spectacle mais la nécessité pour une langue d'être animée et tenue de l'intérieur par un rythme spécifique. Un rythme dont la survie souterraine est l'héritage de la Troisième République et de Jules Ferry. Pendant longtemps, tout Français cultivé, qui avait fait ses classes dans le secondaire, s'exprimait – pour peu qu'il fût en état de scène – au rythme de Corneille, Racine, Molière, Hugo ou Rostand. Avec la diversité et une école en crise, l'alexandrin a reculé et s'est perdu, remplacé entre autres par le rap. Mais, encore en mai 68, dans les AG, il suffisait de tendre l'oreille : qu'importent les contenus de conversations, le rythme à douze pieds trahissait des positions conservatrices de droite, la ligne de gauche étant portée par le vers à cinq pieds, du genre : « Ce n'est qu'un début / Continuons le combat » ou encore « Pas moyen d'y voir / sans penser Mao ».

Mallarmé, déjà, avait dit l'essentiel : « Crise du langage, crise de vers ». Les Français viennent d'assister au dévoiement de la fonction présidentielle et ils ont fait l'amer constat de ce que donne un pouvoir lorsqu'il est entre les mains d'une plèbe d'en haut, vulgaire, parvenue, qui parle mal, utilise le jargon des marchés et de la finance, et n'arrête pas de privatiser des pans entiers de la langue. Mais faisons un rêve. Ne se pourrait-il pas qu'un besoin de restauration fasse son chemin, ça et là, dans certains esprits ? Faut-il parler de révolution conservatrice ? L'expression a mauvaise presse. Mais on ne peut nier qu'une aspiration existe dans une partie de la société : l'envie de réparer la langue, de la décontaminer, de la retrouver, et qu'elle coïncide avec elle-même. Dans ces périodes où l'histoire hésite, le rythme de l'alexandrin, somnolant et immobilisé dans les profondeurs de la nation, bouge, se réveille, et revient à nouveau dans les hémicycles et les palais de la République. Les citoyens découvrent tout à coup aux discours proférés dans les hautes sphères de l'État, par certains dignitaires et parlementaires doués, des qualités d'éloquence, de panache, de persuasion, qui, certes, n'évitent pas toujours l'emphase anachronique, mais qui redonnent à l'action politique une solennité, une vie, une dignité, à la mesure d'une démocratie qu'on voudrait bien tempérée. Et dont la priorité serait de réformer de fond en comble une éducation nationale en crise.

13 juillet 2012